



THÉÂTRE

Création 2020

Anne-Marie la Beauté

Texte et mise en scène Yasmina Reza
Avec André Marcon



Anne-Marie la Beauté

Durée 1h15
Pour tous dès 14 ans

Texte et mise en scène Yasmina Reza
Texte publié aux éditions Flammarion
Avec André Marcon

Assistanat à la mise en scène

Oriane Fischer

Scénographie Emmanuel Clolus

avec le peintre Örjan Wikström

Lumières Dominique Bruguère

Costumes Marie La Rocca

Coiffures et maquillage

Cécile Kretschmar

Musique interprétée par Laurent Durupt
d'après Bach-Brahms, transcription pour main
gauche de La Chaconne en ré mineur

Décor Les Ateliers de La Colline

Production

La Colline – théâtre national

Production déléguée (en tournée)

Châteauvallon-Liberté, scène nationale

TOURNÉE

Saison 20-21

La Manufacture CDN Nancy – Lorraine

du 5 au 7 janvier 2021

L'Octogone – Pully, Suisse

du 5 au 7 janvier 2021

Le Liberté, scène nationale

du 10 au 21 mars 2021

Le Quartz, scène nationale de Brest

du 24 au 27 mars 2021

La Colline – théâtre national, Paris

du 19 mai au 5 juin 2021

Saison 19-20

La Colline – théâtre national, Paris

du 5 mars au 5 avril 2020

reporté du fait de la situation sanitaire

L'histoire

Anne-Marie Mille n'avait pas le physique pour le cinéma. Elle le dit elle-même.
La consécration dont rêvent les acteurs, c'est Giselle Fayolle, son amie des débuts qui l'a connue.

À la mort de Giselle, Anne-Marie évoque leur vie. L'enfance à Saint-Sourd dans le Nord, la chambre de la rue des Rondeaux, le Théâtre de Clichy, les personnages qu'elles ont incarnés, la gloire et la banalité domestique.

Anne-Marie la Beauté nous dit le chagrin et la joie d'une vie de théâtre, la froideur des lumières et des murs sans mémoire.

C'est aussi un hymne aux obscurs qui ont cru en leur étoile, aux oubliés qui ont brillé pour quelques-uns.

Avec *Anne-Marie la Beauté*, André Marcon et Yasmina Reza poursuivent une collaboration commencée avec *Une pièce espagnole*. C'est la cinquième fois qu'ils se retrouvent pour une création.

« Il fait partie de mon écriture », dit-elle de lui.

Extrait

Au temps du Théâtre de Clichy, j'étais sa seule amie.
Les autres étaient jalouses
Les hommes tournicotaient comme des mouches.
Elle tombait amoureuse plusieurs fois par mois.
À vingt-trois ans elle s'est trouvée enceinte. Pendant
deux jours on s'est cassé la tête pour savoir quoi faire
et puis elle a dit, allez hop je le garde.
Ça ne l'intéressait pas de connaître le père : de toute
façon il me fera chier
On jouait *Ondine*. La couturière élargissait la robe,
on a interrompu à un mois seulement de l'accouchement
Elle a eu Corinna. Corinne Fayolle qu'on a appelée
Kikine, celle qui s'est présentée cinquante ans plus tard
en jupe culotte à l'enterrement
Les parents de Giselle, je m'en souviens madame.
Ils se tenaient timidement dans la chambre d'hôpital
comme s'ils gênaient.
Je ne les avais jamais vus avant. Quand ils venaient au
théâtre, ils se sauvaient ensuite. La mère avait fini par
ôter son manteau sur ordre de Gigi mais elle le tenait à
son bras, plié, comme dans un endroit officiel. De temps
en temps elle faisait des risettes à Kikine de trop loin.
Ils étaient petits, soignés, tu sentais qu'ils ne roulaient
pas sur l'or. De toute façon personne ne roulait sur l'or
Les parents, on n'en parlait que pour les débîner
Les siens m'ont paru inoffensifs. Des lords à côté des miens

Yasmina Reza, *Anne-Marie la Beauté*

Interview Yasmina Reza

C'est la cinquième fois que vous retrouvez André Marcon au théâtre. Cette collaboration qui a commencé en 2004 avec *Une pièce espagnole* n'a jamais cessé depuis. Comment est née et s'est affirmée cette rencontre ?

Yasmina Reza – Je ne me lasse pas d'André. Il transporte avec lui un monde, un paysage et aussi une innocence. Mes mots vont à lui. Je suis heureuse quand je les entends par sa voix. Il y a toujours un moment quand j'écris pour le théâtre où je pense à André. C'est un peu mystérieux l'adéquation d'un acteur avec un auteur. C'est un lien non répertorié.

***Anne-Marie la Beauté* fait entendre, par le biais du monologue, la voix féminine d'Anne-Marie Mille. Vous avez fait le choix de mettre en scène un homme pour interpréter et incarner ce personnage au théâtre. Pourquoi ?**

Y. R. – Je n'imagine pas Anne-Marie Mille incarnée par une actrice qui prêterait au personnage son visage et, qu'on le veuille ou non du fait de l'âge, son propre destin (même si je sais que cela aura lieu dans d'autres productions). D'une manière ou d'une autre je portais ce texte en moi. Il m'a été possible de l'écrire seulement quand j'ai envisagé qu'il serait joué par un homme. L'idée du travestissement m'a donné de l'élan et une liberté que je n'aurais pas eu autrement. On quitte à la fois le visage et la psychologie. Des choses banales s'éclairent. On sort du connu et des associations courantes langage/genre. L'identification s'opère autrement et permet de dépasser le cadre d'une existence particulière. N'oublions pas que ce texte célèbre des gens plus grands que nature.

Quel est le rôle de l'artiste peintre suédois Örjan Wikström dans la scénographie de ce spectacle ? Dans un texte intitulé *Örjan Wikström, allongé sur une chaise longue*, Jeanne Labrune explique que « son œuvre se situe dans l'entre-deux de l'harmonie et du chaos, de l'équilibre et du déséquilibre, du plaisir et de la souffrance ». Comment ces thématiques résonnent-elles en vous ?

Y. R. – J'ai toujours un peu de réticence à intellectualiser les choses. Je crains de les falsifier ou de les réduire. Le travail d'Örjan Wikström m'intéresse depuis longtemps. Intuitivement, ses êtres sans trait, ses figures d'incertitude me semblaient devoir accompagner Anne-Marie. J'ai été heureuse qu'Örjan accepte cette collaboration avec Emmanuel Clolus, le scénographe du spectacle.

Vous avez, durant votre carrière d'écrivain, abordé de nombreux registres : scénarios, romans, théâtre. Votre processus de création est-il le même dans tous les domaines ? Et en quoi l'écriture théâtrale se distingue-t-elle ?

Y. R. – Je n'ai jamais senti de différence profonde dans l'impulsion d'écrire du théâtre ou ce qu'on appelle des romans. Mais je n'avais jamais écrit de monologue pour le théâtre. J'y pensais et je butais toujours sur le même problème très personnel : Pourquoi un personnage vient sur scène et parle ? À qui parle-t-il ? Dans *Une pièce espagnole* j'avais déjà expérimenté les interviews imaginaires. Vous savez celles qu'on s'amuse à faire dans sa chambre ! Quand j'ai repris cette idée des entretiens imaginaires, j'ai su comment écrire *Anne-Marie la Beauté*. C'est d'ailleurs assez drôle car l'édition du texte est parue en janvier et certains lecteurs ne perçoivent pas qu'il s'agit d'entretiens imaginaires. Anne-Marie s'adresse pourtant à Madame, Monsieur ou Mademoiselle au gré de son imagination, mais ils mettent ça sur le compte d'une douce perte de raison et en définitive ça n'a aucune importance.

Propos recueillis par Fanély Thirion en janvier 2020

Critiques de presse

Anne-Marie la Beauté

(Un homme est une femme)

FORCÉMENT, on pense à ce « papier collé » de George Perros : « *Le mauvais comédien indispose. Le bon tranquillise. Le grand inquiète.* » André Marcon est assis sur un divan, légèrement maquillé, en jupe et chemisier bariolé, le corps massif, pleinement là, avec ses jambes solides, son rude visage, son regard de nuit. Il commence : « *Moi, je viens de Saint-Sourden-Ger, madame, un pays où on ne reste pas couché.* » À l'évidence, il est une femme.

Une vieille femme, Anne-Marie, qui se raconte à on ne sait qui, ou plutôt on sait bientôt à qui : à un(e) intervieweur(euse) imaginaire. Elle a été comédienne. Et amante. Et mère. Et moche. Surtout moche. Du moins pas trop gâtée par la nature. Anne-Marie a fait sa vie avec. Elle dit : « *J'ai eu une vie heureuse, vous savez* », d'une voix très douce et très belle, très apaisée, la belle voix chaude d'André Marcon. Mais rien n'est moins sûr. Elle le répétera pourtant.

Ce monologue, Yasmina Reza l'a écrit (et mis en scène)

pour lui. Mieux, le lui a dédié (1). Monologue tour à tour cocasse et tendre, et va-chard, et troublant. Si cette vieille actrice parle d'abondance, c'est parce que sa copine Giselle vient de mourir. Giselle, qui était une beauté, qui fut célèbre et adulée, aimée des hommes et peut-être même d'Alain Delon. Gigi, son amie, qui fut tout son contraire. Les destins, c'est comme ça. Chacun le sien. Il faut faire avec. On n'y peut pas

grand-chose. On a des rêves, des élans. Quand même de bons moments. Quand même de grands moments.

Il en est un qui bouleverse, où Anne-Marie est sur scène avec Raymond Luce, qui sentait l'oignon. Il était Agamemnon, elle Clytemnestre, « *et nous étions la beauté et le roi de l'empire* ». Oui, il y eut des fulgurances, et que reste-t-il d'une vie, hormis le souvenir brûlant de ces instants-là, et aussi celui des amis de jeunesse dont les

noms restent gravés en nous, qu'Anne-Marie récite par cœur, qu'André Marcon nous dit avec recueillement et grande tendresse, comme si de chacun d'eux il gardait l'image et le souvenir, et c'est toute une vie qui se trouve ici ramassée, vertige.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre de La Colline, à Paris.

(1) Texte paru chez Flammarion, 90 p., 12 €.

Le Canard enchaîné

la terrasse

Anne-Marie la Beauté de Yasmina Reza



Publié le 8 mars 2020 - N° 285

André Marcon et Yasmina Reza se retrouvent pour la cinquième fois avec la création d'un touchant monologue en forme d'hymne aux obscurs du théâtre. L'immense comédien irradie de talent.

André Marcon n'est pas le premier à se frotter à l'épreuve du travestissement que le boulevard français a souvent transformé en pantalonnade juponnée. Mais le comédien, à l'instar des grands *onnagata* japonais, réussit à faire oublier son apparence au bénéfice de l'apparition. Sa métamorphose est facilitée par le travail de Cécile Kretschmar, orfèvre des postiches. Elle invente une coiffure et un maquillage discrets, qui suggèrent la dame vieillissante sans forcer les traits d'une féminisation outrancière. Même intelligence dans le costume imaginé par Marie La Rocca : seuls les souliers d'Anne-Marie Mille conservent la coquetterie de la gloire passée, quand la comédienne faisait partie de la troupe du théâtre de Clichy. Anne-Marie porte les vêtements d'une rombière sympathique, dont le bon sens, l'humour léger et la lucidité cinglante s'accordent avec son corps épaissi par l'âge. André Marcon réussit un tour de force éclatant dans ce costume : son interprétation peut servir de leçon à tous ceux qui voient d'abord la femme dans l'actrice, au point d'exiger qu'elle offre son corps terrestre en pâture à ceux qui pourraient lui offrir l'occasion de le sublimer par le jeu. Il n'y a pas de comédiennes ; il n'y a pas de comédiens ; il n'y a que des rôles. Apparemment léger, profondément subtil.

Anne-Marie Mille a commencé sa carrière aux côtés de Giselle Fayolle. Elles ont tout partagé des déboires et des joies fulgurantes, des chagrins et des espoirs qu'entretiennent les feux de la rampe. Mais des deux amies, seule Giselle est montée jusqu'au firmament de la renommée. Anne-Marie est restée en bas ! Et elle raconte : l'enfance à Saint-Sourd, dans le Nord, la chambre de la rue des Rondeaux, le théâtre de Clichy, la gloire dans le rôle de Clytemnestre et la banalité des soirées passées à jouer au Scrabble avec son mari. On pense à Jean Dasté (dont André Marcon le Stéphanois fut le disciple) ou à l'aventure des Copiaus en Bourgogne, et à tous ceux qui firent - et font encore - du théâtre avec la modestie d'un talent qui se fiche de la gloriole pailletée. A cet égard, la scène dans laquelle Anne-Marie raconte ses retrouvailles avec Giselle, quand la célébrité les a séparées si bien que l'une est dans la salle quand l'autre est sur la scène, est bouleversante. Le texte de Yasmina Reza est subtil et évite les travers de l'excès. On sourit plutôt qu'on ne rit, on est ému durablement sans sombrer dans le torrent lacrymal que provoquent les déboires cataclysmiques de la vie des artistes, dont la presse à scandale se repaît. Le corps d'André Marcon pourrait, comme celui de Jean Valjean, soulever la charrette écrasant Fauchelevent. Il semble pourtant nimbé d'une fragilité qui n'est pas celle que l'on attribue d'habitude aux femmes mais plutôt celle de tout humain à l'heure des comptes et du bilan existentiel. Ce corps est à l'ouvrage ; il rappelle celui d'Anna Magnani dans *Rome ville ouverte* : il est celui des humbles, des oubliés, des travailleurs invisibles, de ceux qui font l'Histoire mieux que les stars et les héros. Yasmina Reza leur rend la parole et André Marcon la porte avec infiniment plus d'élégance que ceux qui braillent en la confisquant.

Catherine Robert

Les Echos

« Anne-Marie la Beauté » : fantômes de théâtre à la Colline

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 07/03 à 12:35, mis à jour à 13:35



Arborant un demi-sourire mélancolique, André Marcon détache chaque mot, d'une voix douce et mesurée. © Simon Gosselin

Yasmina Reza signe un monologue délicat mettant en scène une vieille actrice obscure, hantée de lumineux souvenirs. Une ode tendre au théâtre, superbement interprétée par André Marcon travesti.

« Anne-Marie la Beauté » est un joli petit texte, hommage tendre et ému aux actrices de théâtre ; à tous ces seconds rôles et parfois même premiers qui finissent leur vie dans l'oubli. C'est le premier monologue que signe Yasmina Reza. Elle a choisi de le mettre en scène elle-même au Théâtre national de La Colline. Et afin que son spectacle gagne en mystère et en liberté, elle a fait appel à un homme pour l'interpréter : un grand comédien de théâtre qu'elle admire, André Marcon.

La complicité de l'autrice et de l'acteur est d'emblée éclatante. Assis sur une méridienne vert bouteille, vêtu d'une combinaison, légèrement maquillé, Marcon est totalement Anne-Marie Mille, jusqu'au bout des ongles. Il incarne cette actrice vieillissante mais radieuse, ravie de se confier à un(e) journaliste (invoquant alternativement « Mademoiselle » ou « Monsieur »). Ses yeux brillent, allumés par un feu sacré, lorsqu'il (elle) évoque la petite troupe de théâtre de sa ville du Nord puis son arrivée à Paris, ses premiers rôles au théâtre de Clichy et son amitié avec Giselle Fayolle, actrice de son âge qui deviendra vedette de cinéma mais finira, elle aussi, dans la solitude.

Les Echos

ETOILES QUI PALISSENT

Sans sentimentalisme, sans amertume ni méchanceté, Anne-Marie raconte son époque, ses rôles, sa vie amoureuse, plutôt calme, et celle, plutôt agitée, de son amie Gisèle, alias Gigi. Arborant constamment un demi-sourire mélancolique, le comédien détache chaque mot, d'une voix douce et mesurée. Tout juste laisse-t-il poindre un brin de fièvre quand ses souvenirs d'actrice l'assaillent : son nom inscrit pour la première fois en bas de l'affiche, son rôle de suivante dans « Bérénice », les retrouvailles joyeuses avec Gigi après une longue séparation... La femme évoque le théâtre, les étoiles qui palissent, mais aussi la vieillesse, le temps qui passe et la mort qui guette. Les enfants s'envolent et vous tournent le dos. Faut-il en faire encore ? Le monde se porte si mal...

Anne-Marie/Marcon s'habille lentement, met des boucles d'oreille, chausse ses escarpins. Sur les beaux murs gris foncé conçus par Emmanuel Clolus, apparaissent des ombres projetées - oeuvres de l'artiste norvégien Örjan Wikström. Des extraits de Bach et de Brahms s'échappent d'un piano invisible. Yasmina Reza et André Marcon nous entraînent en dehors du temps, réveillant les mille et un fantômes qui hantent nos théâtres. Fragile, ténue, la beauté est bien au rendez-vous.

ANNE-MARIE LA BEAUTÉ

Théâtre

texte et mise en scène de Yasmina Reza

Paris, la Colline (01 44 62 52 52)

Du 5 mars au 5 avril.

Durée : 1 h 15



froggy's delight

le site web qui gobe les mouches

www.froggydelight.com

ANNE-MARIE LA BEAUTÉ

Théâtre de la Colline (Paris) mars 2020



Monologue dramatique écrit et mis en scène par Yasmina Reza interprété par André Marcon.

Une vieille femme au physique hommasse vêtue comme une ménagère apprêtée des années 50 et assise, quoi que sur une méridienne, évoque "La Femme assise" apparue en 1964 sous le crayon du dessinateur et dramaturge Copi sur une page du magazine le Nouvel Observateur.

Une vieille femme au physique hommasse vêtue comme une ménagère apprêtée des années 50 et assise, quoi que sur une méridienne, évoque "La Femme assise" apparue en 1964 sous le crayon

du dessinateur et dramaturge Copi sur une page du magazine le Nouvel Observateur.

La similitude ne s'avère pas saugrenue d'autant que le personnage protagoniste du monologue intitulé "Anne-Marie la beauté" écrit par la romancière et auteure dramatique Yasmina Reza porte sur le monde et, notamment, sur sa vie un regard presque philosophique, innervé d'humour décapant et d'autodérision.

Anne-Marie la beauté, Anne-Marie Mille pour l'état civil, prend la parole en s'adressant à un(e) journaliste invisible qui a entrepris de recueillir ses propos sur la carrière d'une amie récemment défunte, comme elle comédienne de théâtre, avec laquelle elle a débuté mais qui a acquis une certaine notoriété alors qu'elle est demeurée dans la catégorie des appelés non élus.

Et la dame va dériver en confidences tant autobiographiques que sur le monde des théâtres délivrées sous forme de vignettes sans chronologie linéaire mais suscitées par l'esprit d'escalier et un regard .

La scénographie "boîte à chaussure" polysémique de **Emmanuel Clolus** - trois murs gris, parfois à peine animés de la projection de silhouettes toutes aussi grises, celles réalisées par le peintre **Orjan Wikstrom**, encadrant le plateau presque vide, évoque tant un espace mental, une chambre austère qu'une cellule de réclusion.

Et surtout elle signifie la pétrification de la solitude et de l'attente de la mort que la dame tente, sinon de déjouer, du moins de retarder en livrant ses réflexions illustrées sur le pathétique et le dérisoire d'une vie que seul le théâtre a pu rendre supportables.

Au jeu, pour cette partition écrite sur mesure par **Yasmina Reza** qu'elle met en scène, et dont il est un des compagnons de route théâtrale, **André Marcon** campe parfaitement cette femme à la fois tendre et féroce qui joue son meilleur rôle, le sien, dans une composition totalement maîtrisée.

Du grand art du comédien.

André Marcon, l'illustre comédien

Le monde du théâtre l'adore, celui du cinéma aussi. André Marcon est fabuleux dans le rôle-titre d'« Anne-Marie la beauté » de Yasmina Reza.

Par Brigitte Hernandez

Publié le 11/03/2020 à 20:00 | Le Point.fr



Sur scène, il est femme. Une femme dont la vie est derrière elle, comédienne à la retraite et qui se souvient de ses années de jeunesse sans gloire rayonnante mais d'un temps heureux où la vie lui plaisait. La gloire qu'elle n'a jamais connue, c'était son amie Gisèle Fayolle qui l'avait. Elle, Giselle, jouait Bérénice, Anne-Marie se contentait du rôle de sa suivante Phénice. Anne-Marie parle à des interlocuteurs imaginaires, comme si on venait l'interviewer à propos de Giselle qui vient de mourir. Elle/il reste assis(e), parfois allongé(e) sur une méridienne, farfouille dans son sac à main, prend ses chaussures à petits talons, les tient par leurs lanières, les pose, se décide enfin à les mettre.

André Marcon est prodigieux dans ce rôle, mais cela n'est pas nouveau. Ce comédien de 71 ans vit sur les planches depuis qu'il a 17 ans, depuis sa rencontre avec le grand metteur en scène et professeur Jean Dasté à Saint-Étienne. « Saint-Étienne, ma ville ! et c'est là que résidait Dasté et qu'il faisait vivre sa troupe. Une chance pour moi. Je n'avais que ce rêve, je ne voulais rien d'autre, devenir comédien. » Il commence par les cours du soir, la figuration et passe enfin au stade de « pro » vers 18 ans. Premier

rôle dans *Le mal court* d'Audiberti. « C'était la fin des années 1960. Je me sentais mieux sur scène que dans la vie. Ah ça, c'était une catastrophe ! » Il sourit à cette évocation. Ce n'est pas tant l'idée de la troupe qui le séduit que le projet d'un rôle. Aller de l'un à l'autre, d'un metteur en scène à encore un autre et d'une ville à une autre.

« Le théâtre, c'est l'art du comédien. »

Il suit son copain Alain Françon lorsque celui-ci crée le Théâtre éclaté à Annecy. Des années où le théâtre se défend à coups de convictions et de textes contemporains. Avec Dasté puis avec ceux qui suivront, Marcon travaillera le théâtre dit populaire et il cite Molière, Shakespeare, Tchekhov, Beckett... « Dasté m'a donné une morale, une ligne de conduite, la rigueur. » Le cinéma l'a bien sûr capturé, trop heureux d'avoir un acteur d'une telle intelligence et d'une telle subtilité : de René Féret à Xavier Giannoli, de Bertrand Bonello à Guillaume Gallienne, de Bertrand Tavernier à Olivier Assayas, chacun veut son Marcon. Mais lui dit : « Le cinéma, bien sûr ! Mais le théâtre, c'est l'art du comédien, c'est une offrande, quelque chose qui se passe là tout de suite entre 20 heures et 22 heures. Que voulez-vous, il n'y a pas de trafic possible. Et qu'on ne me parle d'expérience que chaque rôle enrichirait ! Pas du tout. À chaque fois, il faut tout réapprendre, on ne peut pas se servir de ce qu'on a fait avant. C'est une nouvelle équation : on ne sait plus rien et, d'ailleurs, je me dis toujours, au début : *je n'y arriverai jamais !* ».

Quels rôles lui ont donc résisté ? Quels Alceste, Oronte, Argan, Tartuffe ? Il les a tous joués puisque Molière, « le compagnon bienveillant, l'écrivain de génie », est l'un de ses auteurs préférés, contrairement à Shakespeare « avec qui (il n'a) pas eu de chance ». Quels rôles de son ami Valère Novarina, dont il redonnera fin avril à la Cinémathèque française l'extraordinaire récit « Pour Louis de Funès », quels rôles écrits par son ami Bruno Bayen ou ceux du théâtre de Thomas Bernhard, de Martin Crimp ou de l'ami Tchekhov ?

Avec Feydeau ? Il atteint des sommets. Zabou Breitman l'y a récemment dirigé pour sa *Dame de chez Maxim* avec Léa Drucker et Micha Lescot. Marcon y était impérial en général paumé dans le temps et l'espace. Comme dans tous les rôles comiques : « Être comique, c'est une des premières choses que veut le comédien. Car le comique est spontané alors que le tragique s'apprend. » Il l'était aussi dans le rôle du maire de *Comment vous raconter la partie* en 2014 de Yasmina Reza, qui le dirigeait déjà alors : « J'aime être dirigé par l'auteur. Il n'y a pas de contresens possible ainsi. Et il y a beaucoup de Yasmina elle-même dans *Anne-Marie la beauté*. Tous les rôles nécessitent d'être absorbés, d'être ruminés. On ne voit rien apparaître et puis, par le travail et l'obstination, des choses se révèlent, à l'instar du révélateur qu'on utilise dans le développement d'une photographie. »

Une voix

On ne s'étonne pas lorsqu'il cite Michel Bouquet quand ce maître dit : « Je fais du théâtre pour me distraire de moi-même. » Ou qu'il reconnaît qu'il aurait aimé être pianiste ou violoncelliste, lui l'interprète incomparable mais qui ne sait jouer d'aucun instrument sinon de sa voix ; et c'est lui qui s'étonne lorsqu'on lui demande ce qu'il pense de sa voix... « Ma voix ? Je ne sais pas, elle n'a rien d'extraordinaire. » Rien, sinon des modulations qui n'appartiennent qu'à lui, un répertoire infini d'émotions contenues là dans ces cordes vocales, une tessiture profonde, grave, et qui sait se révéler légère et presque « à côté ». Rien d'extraordinaire, vraiment. Comme tous les hommes de qualité. À n'en pas douter, André Marcon, illustre comédien, aurait été aimé par Molière, qui l'aurait admis dans son illustre théâtre.

***Anne-Marie la beauté* de Yasmina Reza, jusqu'au 5 avril au théâtre national de la Colline, Paris 20^e.**

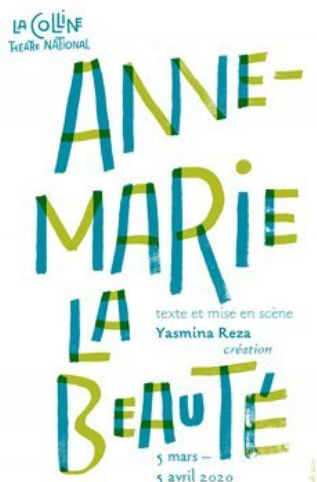


Spectatif

Théâtre et musique surtout. Chose artistique en général. Passionné, je poste ici mes critiques, je partage des coups de cœur. Dans tous les cas, je ne parle que de ce que j'ai aimé. Frédéric Perez.

ANNE-MARIE LA BEAUTÉ au théâtre de La Colline

11 Mars 2020



Un monologue touchant, déroulant un éloge discret au théâtre, teinté de nostalgie tendre et piqué de mélancolie douce, sans hargne ni revanche. Anne-Marie Mille est une comédienne vieillissante qui se livre dans une succession d'entretiens qu'elle consacre à Giselle Fayolle, une autre comédienne qui fut une amie, plus illustre, plus chanceuse, plus belle aussi. Entretiens où son propre parcours de vie, de l'enfance à la vieillesse, vient jalonner, colorer et pimenter les propos.

Yasmina Reza façonne et met en scène son texte sans détours. Langage et évocations jusqu'à l'épure. Une énonciation simple et ininterrompue d'une femme qui se perd et qui joue avec ses pensées. La sobriété est efficace, l'essentiel est dit et montré sans sentimentalisme. Des confidences sans secrets ni regrets, qui prennent des chemins de traverse pour partager des observations cinglantes et banales sur le quotidien. Confidences qui demeurent avant tout un devoir de mémoire déposé devant la mort de « Gigi », cette ancienne amie qui fut pour Anne-Marie un repère, un point de comparaison, un exemple de ce qui reste de plus noble à ses yeux, l'artiste de théâtre. Plus célèbre qu'elle ne le fut elle-même, moins amie aussi sans doute.

Sur l'échelle de la notoriété, peu importe où se situe Anne-Marie. Entre gloire fulgurante et médiocrité désuète, elle se contente d'être et d'avoir été au service du théâtre, son art, son désir, sa joie. Et qu'importe aussi les ors des lieux où elle est passée, clinquants ou sordides, elle a joué, c'est le plus important.

André Marcon incarne Anne-Marie. Il est stupéfiant. Dès la première scène, nous sommes cueillis. Assise sur une méridienne, plongée dans ses pensées, Anne-Marie est là, discrète et malicieuse. Elle commence à parler, un rien



Spectatif

Théâtre et musique surtout. Chose artistique en général. Passionné, je poste ici mes critiques, je partage des coups de cœur. Dans tous les cas, je ne parle que de ce que j'ai aimé. Frédéric Perez.

à des questions sans en avoir l'air. Quelques rires et ça y est, la complicité avec le public est installée. Fabuleux et remarquable tour de mains d'Anne-Marie Marcon ou d'André Mille.

Le texte est écrit pour lui. Son interprétation est fluide, sans effets ajoutés. André Marcon sert le texte avec la noblesse de l'effacement et l'élégance de la discrétion. Oubliant très vite le travestissement, nous suivons pas à pas les propos de cette femme, troublés parfois par la logique qui semble déraiper dans ces bribes de récit de vie. L'émotion passe la rampe. Elle se faufile entre les mots, dans les regards et les postures. Finesse et justesse.

Il faut dire que tout est fait pour nous transporter dans cet ailleurs intense, dans ce monologue théâtral prégnant. L'ambiance est feutrée, propice à l'imaginaire, éclairage superbe de Dominique Bruguère ; Une, puis plusieurs ombres portées accompagnent les mots, comme des compagnons toujours présents, fantômes des souvenirs, scénographie magique de Emmanuel Clolus et du peintre Orjan Wikstrom ; Une musique veloutée souffle sur les instants parlés et leurs silences, délicate transcription pour main gauche de La Chaconne en ré mineur de Laurent Durupt.

Un spectacle étincelant sur une vie ordinaire de personnage de théâtre, marqué de pureté et d'authenticité, littéralement incarné par le magnifique André Marcon. Un beau et mémorable temps de théâtre que je recommande vivement.

Spectacle vu le 10 mars 2020,
Frédéric Perez

Texte et mise en scène de Yasmina Reza. Assistanat à la mise en scène de Oriane Fischer. Scénographie de Emmanuel Clolus avec le peintre Orjan Wikstrom. Lumières de Dominique Bruguère. Costumes de Marie La Rocca. Coiffures et maquillage de Cécile Kretschmar. Musique de et par Laurent Durupt, d'après Bach-Brahms, transcription pour main gauche de La Chaconne en ré mineur.

Interprétation de André Marcon.

Anne-Marie la Beauté à La Colline, une épure poignante



© Simon Gosselin

Yasmina Reza a écrit ce monologue de femme pour le comédien André Marcon. Elle rend un magnifique hommage aux actrices oubliées ou sans gloire et son interprète fétiche y est bouleversant.

S'appuyant sur une sobriété qui stylise la féminité, André Marcon évoque le jeu des *onnagata* du théâtre japonais, jeu où la théâtralité est ciselée au point que l'on oublie l'apparence réelle au profit d'une subtile incarnation. Discrètement maquillé, habillé d'une jupe sous le genou et d'un corsage qui ne cache pas la lourdeur du corps, André Marcon se métamorphose avec simplicité et finesse en une vieille dame qui raconte son parcours de comédienne. Il est Anne-Marie Mille, l'héroïne du monologue. Sans aucun des excès dont on affuble souvent les femmes, sans les incontournables clichés dont on les revêt et à l'opposé des rires habituellement recherchés dès lors qu'un homme porte des chaussures de femme, André Marcon la fait vivre avec une délicatesse de bout en bout saisissante, juste avec ses gestes, ses mots, quelques accessoires tels qu'un poudrier de sac à main et surtout, une indescriptible et infinie mélancolie qui remplit la salle. Une méridienne de velours vert, quelques silhouettes en noir et gris signés Orjan Mikström sur les murs du plateau, suffisent à planter le décor mental de cette comédienne qui se retourne sur sa vie.



© Simon Gosselin

En abordant son métier, elle a rêvé des grands rôles du répertoire, de célébrité, de tourbillon sous les paillettes et les projecteurs. Mais son physique, puis la malchance peut-être, l'ont laissée à l'ombre des têtes d'affiches. Elle a pourtant partagé une grande amitié avec Giselle, dite Gigig, qui, elle, avait la beauté qui conduit au succès mais dont l'enterrement récent n'a plus attiré que quelques photographes. Anne-Marie à elle seule parle pour tous ceux qui rendent vivant ce monde du théâtre, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer malgré les déconvenues et les peines. Ni rancœur, ni regret ne l'anime. Elle sait qu'elle arrive à son tour à la fin de sa vie et elle manie à part égales malice et fragilité, humour et amour, gratitude et désillusion. Tandis qu'elle semble s'adresser à un ou une journaliste, on ne saura pas vraiment, elle revoit et se remémore quelques grands moments dans des loges fleuries, où frappaient des hommes élégants avides de rencontrer Gigi. De cela ne reste qu'une paire de chaussons de velours rouge à pointe fine qu'elle enfle avec une grâce et une sensualité que le travestissement d'André Marcon élève au plus haut.

Le magnifique texte de Yasmina Reza porte une fluidité enveloppante, une nostalgie qui émeut et une attention aux humbles qui submerge le public de son humanité juste, sans effets ni surlignement ni outrance compassionnelle, à l'image de la Chaconne de Bach, dans l'harmonie et l'équilibre. Elle interroge à travers son héroïne la grandeur d'une vie à l'aune des rêves que l'on y projette, et une beauté irradiante s'en dégage. C'est la cinquième fois qu'elle travaille avec André Marcon et rarement sur une scène de théâtre la féminité est ainsi apparue en son essence la plus bouleversante.

Emilie Darlier-Bournat



09 MARS 2020 PAR THEATRE

La belle Chaconne de Yasmina Reza

A l'heure où tout le monde cherche à figer la guerre des sexes dans une opposition sans merci, l'auteure actrice et metteuse en scène Yasmina Reza confie un monologue de femme : *Anne-Marie la Beauté*, à un homme : l'immense acteur André Marcon. Certes, ce genre de travestissement n'a, en principe, rien de révolutionnaire, et s'inscrit même dans la plus ancienne tradition théâtrale. Mais le fait est que ces jours-ci, ce geste produit un sens tout particulier : un effet d'universalité, pour reprendre un mot qu'emploie justement Anne-Marie dans son monologue.

Pour être précis, Anne-Marie parle d'« universalité de la plainte », et de fait, c'est exactement cela, le sujet de son monologue : qui que l'on soit, homme ou femme, vedette ou actrice de l'ombre, on est tous concernés par « l'universalité de la plainte », ne serait-ce que pour cette simple et bonne raison : au bout de toutes les vies, il y a l'universalité de la mort. Ni le sexe, ni la gloire ni même la médecine n'y changent rien, comme le rappelle l'héroïne en évoquant sa mère qui passait ses journées à picorer ses médicaments comme si c'étaient des bonbons Haribo. Résultat de cette anarchie thérapeutique : « Elle est morte comme tout le monde. Qui finit mieux ? »

Fidèle à son talent, Yasmina Reza décrit la vie comme une succession de détails qui font éclater de rire à force d'être désespérants. Or le rire qui frôle le désespoir est une chose particulièrement puissante : un rappel, d'autant plus irrésistible qu'il est paradoxal, à la joie de vivre.



André Marcon, dans *Anne-Marie la Beauté* / Crédit : S. Gosselin

Croyez-le ou non, on rit de joie, en effet, lorsqu'André Marcon alias Anne-Marie détaille la façon dont il met en morceaux ses bonbons Ricola pendant la journée pour les re-croquer le soir avant de s'endormir. C'est joyeux parce que c'est absurde, mais aussi parce que derrière cette figure sordide de vieille dame mâchonnante, on retrouve, intacte, l'heureuse impatience de l'enfant qui ne sait pas sucer un bonbon jusqu'au bout.

Et croyez-le ou non, l'acharnement d'Anne-Marie à planquer dans l'armoire les objets qui lui « foutent le bourdon » (notamment sa canne et son tensiomètre) contient de la gaité, aussi, comme tous les actes de résistance à ce qui rend triste.

Au coeur même de la « plainte universelle », l'héroïne de *La Beauté* aime la vie, et mieux encore : elle lui fait honneur, comme en témoigne son infatigable gourmandise, ou encore ce geste essentiel à la fin du spectacle : André Marcon, superbe et dérisoire, ôtant ses chausson vénitiens pour enfiler des petites chaussures déformées, mais à talons : emblèmes des vieilles dames qui ne lâchent rien, surtout pas la coquetterie.

Le monologue d'Anne-Marie Mille retrace les échecs de sa carrière d'actrice, passe en revue les détraquements de son corps, décrit la solitude contre laquelle personne ne peut rien (« les enfants ça ne tient pas chaud très longtemps »), et pourtant, on en sort aussi ému qu'heureux. Comme lorsqu'on écoute de belles variations musicales sur un thème mineur : au lieu de nous enfoncer dans la tristesse, chaque nouvelle phrase mélodique offre une ouverture de lumière insoupçonnée.

Nul hasard si Reza, qui met en scène la pièce, a choisi la Chaconne de Bach pour introduire et scander la performance d'André Marcon. Variations sur un thème triste (et sublime), ce morceau procède comme son texte : il déploie d'inlassables détours pour explorer les ressources les plus profondes de « la beauté ». Et surtout en mode mineur, la beauté, cela met en joie.

Anne-Marie la Beauté: Yasmina Reza et André Marcon en communion

CRITIQUE - À la Colline, l'écrivain met en scène son texte paru en janvier chez Flammarion. Et offre un rôle de femme à André Marcon, parfait en comédienne regardant le passé.

Par FLORENCE VIERRON

Publié hier à 06:00



Entre Yasmina Reza et André Marcon, la complicité ne faiblit pas. *Simon Gosselin*

Entre Yasmina Reza et André Marcon, la complicité ne faiblit pas. *Anne-Marie la Beauté* est leur cinquième collaboration depuis *Une pièce espagnole*. Ils s'entendent tellement bien que l'auteur du texte paru en janvier chez Flammarion qu'elle met en scène à La Colline n'a pas imaginé d'autre comédien pour le rôle d'Anne-Marie. Un homme, donc, interprétant une femme. Pourquoi pas?

À LIRE AUSSI - Yasmina Reza: «J'ai voulu écrire un hymne aux obscurs»

Anne-Marie était comédienne. Elle se confie à une journaliste imaginaire, interpellée comme madame, puis mademoiselle et enfin monsieur. Le but n'est pas d'encenser sa carrière, mais d'évoquer Giselle Fayolle, sa consœur récemment disparue. Elles se sont connues à leurs débuts au théâtre. De ses confidences, il ressort que l'amitié n'a pas été le moteur de leurs relations. Mais la rivalité, oui.

On aurait aimé être invité dans l'intimité de cette actrice. Pénétrer son intérieur pour mieux saisir son âme. Il y aurait eu des affiches de ses succès passés, des photos, des souvenirs de famille. Yasmina Reza en a décidé autrement.

Le goût du raffinement

Au centre de la scène trône une méridienne verte, seul élément du décor. De même une seule ouverture sur les trois murs gris. Pas de porte, mais un rectangle noir laissant imaginer un appartement plus vaste. Des silhouettes floues, en noir et blanc, apparaissent sur les murs. Images d'enfance, du temps de l'innocence. Et un piano sème des notes arrangées par Laurent Durupt à partir de la *Chaconne* de Bach adaptée au clavier par Brahms.

La journaliste n'existe pas. Seule Anne-Marie, chemise à motifs et jupe droite, monologue. Elle enfle des pantoufles, des Furlana vénitiennes rouges, signe d'un certain goût pour le raffinement. Évoque son genou en titane, signe d'un âge certain. Elle vide son sac, au propre comme au figuré.

Que faut-il retenir de ce portrait affûté? Que le milieu du spectacle est cruel. Qu' Anne-Marie a vécu nombre de désillusions. Que l'amour parental brime parfois des vocations. Qu'une vie d'artiste est un long chemin pavé de mauvaises attentions. Certes Giselle

Fayolle «*avait une loge à Paris*». Quant à Anne-Marie, elle égrène plus d'anecdotes du quotidien que du succès. «*Tu commences petites gens et tu finis petites gens.*» L'histoire reste banale. Elle séduit parce qu'elle nous fait pénétrer dans les coulisses d'un monde idéalisé.

Par sa présence tranquille, son doux timbre de voix, son jeu économe, André Marcon convainc très vite. À ce texte truffé de piques ironiques, il apporte de la pondération là où une femme n'aurait pu refréner sa passion. Cette passion qui dévore les actrices. Célèbres ou pas.

» *Au théâtre de la Colline. 15, rue Malte-Brun (20e). Tél.: 01 44 62 52 52. Horaires: 20 h. Places: de 10,50 à 30,50 €. Durée: 1 h 15. Jusqu'au 5 avril.*

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

THÉÂTRE 2020-03-08

André Marcon ou l'évidence

par ARMELLE HÉLIOT

00

Il a souvent joué dans des pièces de Yasmina Reza. Il a rêvé de jouer une femme. Elle a écrit pour lui le monologue « Anne-Marie la Beauté ».

C'est lui. C'est bien lui. Un léger maquillage, un semblant de perruque, le tout imaginé à la perfection par Cécile Kretschmar. Il est assis sur une méridienne, plantée sur le plateau de la petite salle de la Colline. Il recoud sa jupe. Il porte un corsage imprimé sur une combinaison. Il enfilera devant nous cette jupe et glissera ses pieds dans de jolies mules rouges, achetées à Venise.

Un peu plus tard, Anne-Marie videra son sac : que contient-il ? Des pochettes, des petites bourses, des trucs rangés, protégés. Et puis elle se hissera sur des chaussures à haut talon après avoir pris soin de mettre ses boucles d'oreille.



Le Journal d'Armelle Héliot

Devant les pochettes qui protègent ses menus trésors, Anne-Marie ou André Marcon, tel qu'en lui-même. Une photographie de Simon Gosselin / La Colline. DR.

Elle s'adresse à nous, ce qui explique sans doute qu'après « mademoiselle » (**« J'articulais parce que j'aimais dire les mots mademoiselle »**), il y aura « monsieur » (**« Vous savez mon rêve monsieur ? »**), etc : nous les spectateurs. Elle remercie que l'on soit venu l'interviewer, mais elle triche : c'est elle qui décide de tout...

Yasmina Reza a écrit pour André Marcon et signe la mise en scène. Elle s'est très bien entourée : Emmanuel Clolus, pour la scénographie, Orjan Wikström pour les peintures, Dominique Bruguière pour la lumière. Un espace simple magnifié par les projections des silhouettes, des tableaux, et l'éclairage qui ne cesse d'évoluer, tout comme la musique qui marque les articulations. Laurent Durupt d'après Bach, Brahms. Tout cela est très élégant, très délicat.



Une certaine idée de la solitude. Photographie Simon Gosselin/La Colline. DR.

L'écrivain donne la parole à une comédienne qui n'a jamais connu la gloire. Elle doit avoir 70 ans, pas plus. Elle a admiré beaucoup une de ses camarades, Giselle Fayolle. Elle a été jolie, Anne-Marie. Elle a été un bon élément dans des productions professionnelles. Elle a vécu sa vie. N'en disons pas plus car l'intérêt est de découvrir les pensées et les rêves de cette femme. Une femme venue de province, une femme éloignée du monde de la culture, dans sa jeunesse.

« Toujours eu le spectre de la roue qui tourne

Tu commences petites gens et tu finis petites gens »

Le Journal d'Armelle Héliot

Pas de ponctuation, pas de logique dans les fluctuations des pensées. Cela doit être rudement difficile à apprendre, d'ailleurs. André Marcon est Anne-Marie. Sans composer. Il est doux, extrêmement doux. Il puise au plus profond de lui-même le féminin. La tristesse, la mélancolie d'Anne-Marie.

On est ici aux antipodes du travestissement : André Marcon, la virilité même, dans d'autres pièces de Yasmina Reza ou le Général Petypon dans **La Dame de chez Maxim**, que l'on vient d'applaudir au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Et bien sûr les textes exceptionnellement difficiles de Valère Novarina. Ajoutons, et sourions, qu'au cinéma, André Marcon souvent, ces derniers temps, endossé des figures fortes : Philippe Rondot, Louis Pasteur, Charles Pasqua, Jacques Foccart et jusqu'à François Mitterrand !

Quel charme dans ce moment ! Quelle évidence dans l'accord de l'interprète avec le personnage et avec l'encre même de l'auteur. Brève rencontre, grand théâtre.

La Colline, petite théâtre, mardi à 19h00, mercredi au samedi à 20h00, dimanche à 16h00. Durée : 1h15. Tél : 01 44 62 52 52. Jusqu'au 5 avril. Texte publié par Flammarion (12€).

TAGS: ANDRÉ MARCON, ANNE-MARIE LA BEAUTÉ, LA COLLINE, YASMINA REZA

L'OEIL D'OLIVIER

C H R O N I Q U E S A R T I S T I Q U E S &
R E N C O N T R E S C U L T U R E L L E S



Être une femme

Publié le 8 mars 2020 8 mars 2020

À la Colline, André Marcon se glisse dans la peau d'une actrice habituée des seconds rôles, d'une femme de l'ombre somme toute banale. Avec une belle fébrilité, il donne chair aux mots de Yasmina Reza. Un poème terriblement humain, une ode aux oubliées de la vie.

Le pari était audacieux, écrire un texte pour le comédien **André Marcon** et lui offrir un magnifique rôle de femme. C'était un désir depuis longtemps, une envie, une volonté de déplacer ailleurs l'endroit de jeu, l'enjeu. Avec verve et délicatesse, **Yasmina Reza** a créé un personnage sur-mesure, une femme commune autant que hors norme. Elle puise dans l'histoire du théâtre, creuse le sillon de la mise en abîme pour mettre en lumière les seconds rôles, les utilités, les faire-valoirs.

Une dame comme une autre



Assise sur une méridienne bleu canard, son sac fermement tenu par ses poings serrés, Anne-Marie Mille, dite la Beauté, reçoit vêtue d'une nuisette. Pour une fois, qu'elle est sur le devant de la scène. Elle ne va pas se priver de jouer les vedettes. Son amie, la grande Gigi Fayolle est décédée. Tout-Paris était à son enterrement. Enfin presque, manquait Delon, un de ses potentiels amants. Les souvenirs affluent par flots

L'OEIL D'OLIVIER

saccadés, par bribes interrompues. De son enfance dans le nord de la France, où elle apprenait par cœur le nom des comédiens du théâtre municipal, à sa montée à Paris, ses premiers rôles, sa triste carrière cantonnée le plus souvent à incarner les servantes, son mariage, sa maternité, elle raconte tout avec humour, malice.

Un portrait en creux

Plume acérée, caustique autant que légère, désuète, **Yasmina Reza** se délecte de cette époque révolue, celle des stars des années 50 et 60, de ce glamour qui sent la naphtaline, le camphre, qui a le goût de la fleur d'oranger, des madeleines. Elle entremêle les récits, les histoires. En second plan, derrière Gigi, la vedette à la vie flamboyante, elle esquisse un très beau portrait de l'autre comédienne, celle de l'ombre, celle qui n'avait pas le physique pour faire du cinéma. Les mots touchants, dômes, emportent le spectateur dans une rêverie délicate, surannée.

Un acteur virtuose



Permanente au cordeau, tenue du dimanche, *Anne-Marie La Beauté* a gardé de ses années de labeur, un je-ne-sais-quoi d'élégance, de savoir-vivre. Elle sait doser les vacheries, les piques acerbes. Jamais méchante, toujours corrosive, elle croque une autre époque, un autre temps. Et c'est délicieux. Avec une aisance confondante, **André Macron** donne vie à cette femme. Il ne cherche jamais à imiter, à surjouer, à faire semblant. Il incarne avec finesse et intelligence. C'est savoureux, tout simplement.

Un écrin épuré

S'appuyant sur la très belle et très élémentaire scénographie d'**Emmanuel Clolus**, sur les silhouettes peintes par **Orjan Wikstrom**, qui, en arrière-plan, donne corps à toutes les femmes évoquées dans ce récit poignant, Yasmina Reza signe une mise en scène sobre mais efficace qui fait la part belle au texte et à la performance d'**André Marcon**.

Elle n'a jamais existé, pourtant *Anne-Marie la Beauté* fait partie maintenant des vieilles gloires du théâtre. Femme, comédienne, elle n'a rien à leur envier, bien au contraire. Elle sort de l'ombre les petits-mains du théâtre et leur offre un magnifique hommage. Une mise en abîme épatante et charmante du monde du spectacle.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

L'OEIL D'OLIVIER



Anne-Marie la Beauté de Yasmina Reza

15 rue Malte-Brun 75020 Paris Jusqu'au 5 Avril 2020 du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h durée 1h15 Mise en scène de Yasmina Reza assistée d'Oriane Fischer avec André Marcon Scénographie d'Emmanuel Clolus avec le peintre Orjan Wikstrom Lumières de Dominique Bruguière Costumes de Marie La Rocca Coiffures et maquillage de Cécile Kretschmar Musique interprétée par Laurent Durupt Les costumes et le décor ont été réalisés par les ateliers de La Colline

crédit photos © Pascal Victor/ArtComPress & © Simon Gosselin



LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

“ANNE-MARIE LA BEAUTÉ” : UN CŒUR SIMPLE

En attendant la reprise de la pièce de Yasmina Reza, on peut la lire pour découvrir la personnalité attachante d'une parfaite anti-héroïne.

Les événements vont mettre pour quelque temps en veilleuse le théâtre parisien. À défaut de voir les pièces, il va rester à nos lecteurs le plaisir de les lire, exercice et occasion assez rares. Par exemple Yasmina Reza, dont le dernier texte, *Anne-Marie la Beauté* est édité chez Flammarion et n'a été joué que quelques jours. Le lire ne sera pas vain. L'écriture de Reza en effet est intéressante. Elle n'est pas classiquement théâtrale. L'auteur dit qu'elle ne sent pas de différence profonde dans « l'impulsion » d'écrire du théâtre ou du roman. Pas seulement dans l'impulsion, à nos yeux, mais également dans cette distinction qui caractérise son œuvre entre la simplicité de l'écriture et des situations et l'ambition des sujets traités et du niveau de leur traitement.

La lecture de la pièce, pour peu qu'on ait eu préalablement la chance de l'avoir vue, éclaire d'une manière éloquente ce phénomène. Rappelons-en l'argument. Anne-Marie, qui rêvait d'être une star, fut une « actrice de l'ombre », et sa vie privée ne fut pas moins humble. Mais elle accepta son sort. Dans un monologue venu du cœur et comme improvisé, elle est là sur scène, devant nous, à nous livrer d'elle une personnalité étrange et attachante, à travers les souvenirs que lui laisse son amitié avec une artiste plus

*Un monologue
venu du cœur et
comme improvisé*

chanceuse qu'elle. Le récit de cette vie modeste et résignée est d'une banalité extraordinaire. L'écriture de Yasmina Reza, narrative, descriptive, parfois élémentaire, voire vulgaire, le plus souvent orale, anecdotique, volontiers elliptique, est exemplaire d'un désordre spontané, à la limite privé de sens. Ce n'est qu'illusion, et pure fabrication. Par une sorte de miracle, ce qu'on avait lu et que l'on entend devient une confidence très mélodieuse, émouvante et

chargée de signification sur les aspects les plus touchants de la nature humaine. Un personnage de chair et de cœur naît sous nos yeux et dit sa vérité à travers le récit de ses épreuves, de ses rares bonheurs, de ses illusions déçues, et il aura suffi d'un acteur, de quelques sombres images superbes sur un mur et d'un livre court pour que passe l'émotion.

Ce spectacle n'aura donc eu qu'un bref succès. Cela aura suffi pour que André Marcon en ait recueilli les fruits. Éblouissant, il donne au personnage une densité surprenante, sans que le travestissement nuise à la vérité, bien au contraire. Il ajoute en effet au caractère universel de ce spectacle. Car c'est bien cette valeur humaine universelle qui nous a profondément séduits. On la doit aux deux voix jumelles, confondues, qui ont fabriqué, créé, joué cette sorte d'élégie originale : Reza et Marcon.

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



Anne- Marie la Beauté, texte (Editions Flammarion) et mise en scène de Yasmina Reza.

Crédit photo : Simon Gosselin.



***Anne- Marie la Beauté*, texte (Editions Flammarion) et mise en scène de *Yasmina Reza*.**

Consciente de ses qualités restreintes, Anne-Marie Mille n'a pas ni n'a jamais eu le physique pour le cinéma. La consécration dont rêvent les acteurs est revenue à Giselle Fayolle, l'amie plutôt proche des débuts. A la mort de celle-ci, Anne-Marie évoque leur vie : l'enfance à Saint-Sourd dans le Nord, la chambre de la rue des Rondeaux, le Théâtre de Clichy, les rôles accordés – gloire et banalité domestique.

hottello

Il est amusant que cette fameuse rue des Rondeaux qui borde le cimetière du Père-Lachaise soit à quelques mètres du Théâtre de la Colline où l'auteure dramaturge, Yasmina Reza, crée sa propre mise en scène avec l'acteur de talent André Marcon.

L'inscription géographique proche marque la réalité d'une histoire banale universelle.

La manière de faire le récit de cette expérience existentielle ressemble, dans son ressassement, à l'art de Thomas Bernhard évoquant la vie de théâtre – références et habitudes cachées de soi et des quelques amis, du metteur en scène et des acteurs.

Et l'univers que décrit l'auteure, à travers le théâtre, identifie une France sociale d'« en bas », témoignant de ces vies minuscules, à la façon de Pierre Michon.

Le théâtre de Saint-Sourd et la troupe qui le composait : la retraitée se fait un plaisir de nommer un à un chacun de ses membres, le directeur et tous les comédiens, en égrenant distinctement les prénoms et les noms gravés à jamais dans la mémoire.

Anne-Marie la Beauté raconte implicitement le chagrin et la joie d'une vie de théâtre, la froideur des lumières, la scène sans mémoire, une vie de grisaille mélancolique.

Age, origines modestes, parcours de petite comédienne, Anne-Marie est paradoxalement satisfaite, lucide sur ses atouts et handicaps : « *Toujours eu le spectre de la roue qui tourne / Tu commences petites gens et tu finis petites gens.* »

La scénographie d'Emmanuel Clolus, un espace aux jolis murs de couleur incertaine, avec pour tout meuble, une chaise longue méridienne sur laquelle l'ancienne actrice s'assied ou se repose, un sac à main, dont elle fouille le chaos intérieur, à ses côtés.

Sur les parois des murs pourtant, surgissent inopinément des « êtres sans trait », des « figures d'incertitude », des ombres esquissées – silhouettes croquées à la manière des Amoureux de Peynet, assises à un comptoir, recroquevillées ou bien debout et en mouvement, comme lancées dans leur marche urbaine, le long de rues du Paris d'une fin du XIX^e – sensations d'énergie active et tourbillonnante.

Les personnages en petit costume sombre et chapeau melon semblent s'animer, selon la progression savante du monologue d'Anne-Marie, se parlant à elle-même, tout en s'adressant à un journaliste fictif pour de beaux entretiens imaginaires. Les « vous savez » ponctués s'adressent tantôt à Mademoiselle, à Madame, à Monsieur.

Les figures silencieuses des dessins projetés en vidéo qui apparaissent sur le mur à cour d'abord, puis au lointain, et à jardin enfin, relèvent de l'art du peintre suédois Örjan Wilkström qui joue de l'indécis et de l'entre-deux, de l'harmonie et du chaos, du plaisir et de la souffrance, selon le commentaire de Jeanne Labrune.

Ces croquis de vie – activité et mobilité des passants – exhalent une réserve rare, les traces d'une existence silencieuse toute de discrétion, menacée par la chute finale.

Et pour autant, ce monde offert aux regards – condition modeste, pensées profondes et sensations fortes – sied admirablement à l'évocation intérieure d'Anne-Marie, un discours contrebalancé, par instants, par la musique de Laure Duropt d'après Bach-Brahms, une transcription pour la main gauche de *La Chaconne* en ré mineur.

André Marcon, acteur fidèle des créations de Yasmina Reza et dont la premier engagement remonte à *Une Pièce espagnole* dans la mise en scène de Luc Bondy, est travesti en Anne-Marie, avec toute l'humilité requise, la bonhomie et le sourire.

La figure scénique choisie représente ainsi toutes les possibilités de lecture, conduisant le regard du spectateur vers l'universalité de l'indifférence des genres.

hottello

André Marcon est une femme – expérience et connaissance des épreuves -, attentive à l'âge qui passe et à une existence dont le fil se réduit. Sont significatifs de cette parole, le discours indirect libre, l'importance relative des pensées et des soucis abordés, la confusion des niveaux de langue – une incarnation à travers les autres :

« Au temps du Théâtre de Clichy, j'étais sa seule amie. Les autres étaient jalouses. Les hommes tournicotaient comme des mouches. Elle tombait amoureuse plusieurs fois par mois. A vingt-trois ans elle s'est retrouvée enceinte. Pendant deux jours, on s'est cassé la tête pour savoir quoi faire et puis elle a dit, allez hop je le garde. Ça ne l'intéressait pas de connaître le père : de toute façon il me fera chier. »

Le sentiment d'une fin approximative prochaine, le constat d'une vie bien remplie quoique triste et mélancolique, le rôle de Clytemnestre avec sa longue chevelure étalée dans le dos tandis que l'interprète d'Agamemnon exhalait l'oignon ; l'emploi de confidente et des seconds rôles ; la maternité – un fils lui rend visite sans jamais parler de lui – ; un époux défunt qui était monotone mais rassurant ; la lecture dans les magazines des histoires de Gigi en majesté, actrice confirmée et mère de famille.

Anne- Marie Marcon vit seule avec ses souvenirs, autonome et responsable, n'espérant rien qui ne soit sage et mesuré, préservant toutes ses joies – modestes et grandioses – que l'art d'être sur une scène procure au moindre acteur sur un plateau.

Figure éclairée par la qualité existentielle de se savoir au monde, heureuse d'avoir partagé un morceau d'Histoire et d'espace, elle saisit l'étoffe significative de la vie.

Et nous, public, nous recevons son expérience et sa leçon inédite avec le sourire.

Véronique Hotte

La Colline, 15 rue Malte-Brun 75020 – Paris, du 5 mars au 5 avril, du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h, le dimanche à 16h. Tél : 01 44 62 52 52.

Share this:

COUP DE CHAPEAU

ANDRÉ MARCON

DU GENRE RENVERSANT



Au physique, à 71 ans, il ressemblerait plutôt à un Depardieu embourgeoisé de nos cantons. Solide, râblé, un poil maquignon. Mais il y a la voix. Aussi douce et féminine que peut l'être, aussi, celle du Gérard berrichon. Sauf qu'André Marcon est un vrai poète de la diction. Il faut l'avoir vu – et entendu – débiter sur scène, et avec un appétit d'ogre, la prose chaotique et couillue de Valère Novarina. Il la rendait transparente. Mieux : drôle et sexy. Un magicien que cet hyper comédien que se sont toujours arraché les metteurs en scène amoureux du verbe : de Planchon à Grüber, de Vitez à Bondy. Avec sa voix impériale, timbrée et grave, Marcon rend goûteux Shakespeare comme Brecht, Claudel comme Bernhard. Tous les héros puissants du répertoire. Mais le molosse a ses zones d'ombres. Il confie à Yasmina Reza, dont il a déjà interprété quatre comédies, qu'il incarnerait volontiers une femme. Pari absolu de comédien que de faire mentir son sexe ? Piquée, Reza lui offre une de ses plus bouleversantes apparitions. Quand Marcon enfile ses bas dans *Anne-Marie la Beauté*, chausse ses escarpins ou remet en place sa jupe, il est d'emblée plus femme que femme. Avec une inimaginable douceur, avec une infinie tendresse, il incarne seul en scène cette mélancolique oubliée des planches, désormais à la retraite. Mais l'est-on jamais au théâtre ? La comédienne Anne-Marie ne tire nulle aigreur de n'avoir obtenu ni célébrité ni grand rôle. Trop heureuse d'avoir vécu dans l'ombre de cette Giselle Fayolle qu'elle admirait tant (lire critique page 69). Être sur scène suffisait. Et suffit à Marcon pour réveiller toutes les ombres travesties du théâtre, du nô à Shakespeare. Il ne fait pas la folle, pas plus qu'il ne cherche à imiter quiconque. Il est. Sans se trahir. Homme toujours et femme désormais. Il transcende les genres sans même qu'on se pose question. Sa performance est renversante. Il a touché une humanité essentielle, où les différences n'ont juste plus de sens. **Par Fabienne Pascaud**

Jusqu'au 5 avril, Théâtre national de la Colline, Paris 20^e. Tél. : 01 44 62 52 52.

PHOTO JÉRÔME BONNET
POUR TÉLÉRAMA

Biographies

Yasmina Reza

Texte et mise en scène



© Pascal Victor ArtcomArt

Les œuvres théâtrales de **Yasmina Reza** sont adaptées dans plus de 35 langues et jouées à travers le monde dans des centaines de productions aussi diverses que, la Royal Shakespeare Company, L'Almeida Théâtre à Londres, le Berliner ou la Schaubühne à Berlin, le Burgtheater de Vienne, ainsi que dans les théâtres les plus renommés de Moscou à Broadway. Elles sont mises en scène par des metteurs en scène tels que Jürgen Gosch, Krystian Lupa, José-Maria Flotats, Matthew Warchus ou Thomas Ostermeier. Elle a obtenu les deux prix anglo-saxons les plus prestigieux : le Laurence Olivier Award (au Royaume-Uni) et le Tony Award (aux États-Unis) pour

« *Art* » et *Le Dieu du carnage*. Pour le théâtre elle a publié *Conversations après un enterrement*, *La Traversée de l'hiver*, *L'Homme du hasard*, « *Art* », *Trois versions de la vie*, *Une pièce espagnole*, *Le Dieu du carnage*, *Comment vous racontez la partie*, *Bella Figura* et écrit les romans *Hammerklavier*, *Une désolation*, *Adam Haberberg*, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer*, *Nulle part*, *L'Aube le soir ou la nuit*. *Heureux les heureux* publié en janvier 2013 a obtenu le Prix du journal Le Monde. Son dernier roman *Babylone* est sorti en septembre 2016 et a reçu le 3 novembre 2016 le Prix Renaudot. Tous ses romans sont traduits dans de nombreux pays. Elle a réalisé en 2010 son premier film *Chicas*.

André Marcon

Comédien

Au théâtre, **André Marcon** travaille notamment avec Bernard Sobel dans *La Ville* de Paul Claudel et *Tartuffe* de Molière ; Jean-Pierre Vincent dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais ; Roger Planchon dans *No Man's Land* de Harold Pinter ; *Dom Juan* de Molière et *Andromaque* de Racine ; avec Georges Lavaudant dans *Baal* de Bertolt Brecht – Prix du meilleur comédien de l'année 1987 décerné par le Syndicat de la critique, *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès et *La Tempête* de Shakespeare. Il collabore aussi avec Klaus Michael Grüber ; Peter Zadek ; Jacques Lassalle et partage d'intenses compagnonnages artistiques avec le metteur Alain Françon qui le met en scène dans *La Waldstein* de Jacques-Pierre Amette, *Le Bruit de la fureur* d'après William Faulkner, *Visage de feu* de Marius von Mayenburg, *Skinner* de Michel Deutsch, *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov et avec l'auteur metteur en scène Valère Novarina dans *Je suis*, *L'Origine rouge*, *Le Monologue d'Adramélech*, *L'Inquiétude* et *Le Discours aux animaux* pour lequel il reçoit le prix du meilleur comédien du Syndicat de la critique. Bruno Bayen le distribue également dans deux de ses pièces *Faut-il choisir, faut-il rêver ?*, *Plaidoyer en faveur des larmes d'Héraclite* et dans *Espions et Célibataires* d'Alan Bennett. Il travaille également avec Michelle Marquais, Jean-Louis Benoît, François-Michel Pesenti, Didier Bezace, Christophe Pertont, Marc Paquien, Michel Dydim et Zabou Breitman. André Marcon a joué à de nombreuses reprises des pièces de Yasmina Reza : *Une pièce espagnole* dans la mise en scène de Luc Bondy, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* mis en scène par Frédéric Béliet-Garcia, *Le Dieu du carnage* et *Comment vous racontez la partie* mis en scène par l'auteur. Il a mis en scène et interprété *Le Monologue d'Adramélech* et *Le Discours aux animaux* de Valère Novarina.



© Jean-Pierre Ravel

Contacts

Production et diffusion

Benoît Olive

Directeur de la production
benoit.olive@chateauvallon-liberte.fr
04 98 07 01 17
06 71 94 10 06

Marie-Pierre Guiol

Administratrice de production
marie-pierre.guiol@theatreliberte.fr
04 98 07 01 06
06 64 35 06 23

Technique

Karim Boudaoud

Directeur technique
technique@chateauvallon.com
04 94 22 74 15
06 43 25 37 82

Pierre-Yves Froehlich

Directeur technique adjoint du Liberté
pierre-yves.froehlich@theatreliberte.fr
06 64 73 77 89

Communication et presse

Matthieu Mas

Directeur de la communication
et des relations médias
matthieu.mas@chateauvallon-liberte.fr
04 98 07 01 10
06 61 75 79 65

Châteauvallon, scène nationale

795 Chemin de Châteauvallon
CS 10118 — 83 192 Ollioules
04 94 22 02 02

Le Liberté, scène nationale

Grand Hôtel — Place de la Liberté
83 000 Toulon
04 98 00 56 76

@chateauvallonsn 
@lelibertesn

@chateauvallon_sn 
@le_liberte_sn

@ChateauvallonSN 
@LeLiberteSN

La scène nationale 
Châteauvallon-Liberté